

L'idée transmise de génération en génération jusqu'aux temps modernes, que, de ces grottes, étaient enlouis de grands trésors, a porté l'ignorance et la cupidité à de nombreuses tentatives, qui, ainsi qu'on doit le penser, ont été infructueuses, mais dont, malheur, plusieurs ont eu des résultats funestes pour les imprudens qui les ont fait. Une de ces dernières venait d'avoir lieu peu de temps avant l'époque où M. Edou. Blavier, ingénieur au corps royal des mines, fit la visite des caves à Margot de 1 à 1836. Je vais en faire le récit, non point d'après ce que m'en a dit cet officier mais d'après ce que j'en ai appris de personnes du pays.

Dans une des maisons du village de Saulze, vivaient obscurément et paisiblement du produit d'un jardin et de quelques arpens de terre, un vieillard appelé Jean P. sonneau et son fils André âgé d'un peu plus de 20 ans, que son père avait l'intention de marier, un peu plus tard, à la fille d'un de ses voisins, en lui donnant sur-le-champ tout ce qu'il possédait, à la condition de le nourrir et soigner jusqu'à la fin de ses jours, ainsi que cela se pratique entre gens de la campagne, quand se fait le mariage du fils unique de la maison.

André, qui n'éprouvait pour sa future ni affection, ni répugnance, et avait dans son caractère un grand fonds de douceur et de soumission, était disposé à se prêter à toutes vues que son père avait sur lui, et se serait marié et aurait gardé le célibat avec la même indifférence. Il attendait donc sans inquiétude et sans répugnance qu'il lui fût satisfait à la loi sur le recrutement militaire, pour savoir s'il deviendrait mari ou soldat, lorsqu'un incident tout-à-fait imprévu vint se jeter à travers sa vie non seulement lante, donner un cours fixe à ses idées, et exercer sur sa destinée une bien déplorable influence.

M. Dubuisson, employé supérieur d'une administration à Paris, relevant d'une maladie fort grave et ayant besoin de l'air de la campagne pour se rétablir tout-à-coup arriva un jour du mois de mai, muni d'un congé de ses chefs, à Saulze où il possédait un domaine et une habitation. Avec lui il amenait sa femme et sa fille Aline, jeune personne de 15 ans, élevée dans un grand pensionnat et en conséquence fort ignorante, fort éveillée, fort vaniteuse et fort coquette. Comme André était de tous les garçons du village celui qui avait le plus d'instruction, de politesse et de tenue, il fut admis dans la maison du nouvel arrivé, non pas à titre de domestique, mais pour donner des indications, des renseignemens, écrire sous la dictée, et rendre de ces services qui sont du ressort d'un secrétaire intime et d'un homme de confiance.

Aline qui s'était attendue à ne sortir de pension que pour faire son entrée dans le monde, dont les romans que sa sous-maîtresse lui prêtait en cachette, lui avaient donné une idée si séduisante et surtout si vraie, fut cruellement désappointée quand elle se vit claquemurée dans un village obscur, qui ne lui offrait aucun moyen de mettre en application les leçons qu'elle avait puisées dans ses lectures. Aussi, toute la journée, errant comme une âme en peine, du salon au cabinet, de la cour au jardin elle bâillait, bâillait, comme on bâille en lisant la prose ou les vers de tels auteurs que je ne nommerai pas parce qu'ils sont en trop grand nombre. Par désœuvrement et faute de savoir à qui se prendre, elle adressa quelques paroles à André, et agréablement surprise de trouver dans son esprit plus de savoir et dans son langage plus de correction qu'elle ne s'y attendait, elle le regarda d'un œil bienveillant et s'habitua insensiblement à faire la conversation avec lui.

Dans des entretiens que l'occasion rendait fréquens, la jeune parisienne parlait d'un simple et naïf garçon de village, de Paris et de la vie toute d'enchantement que certaines personnes y mènent, du luxe qui y resplendit, des riches équipages qui le honorent, des monumens somptueux qui le décorent, des spectacles éblouissans et variés qu'on y rencontre à chaque pas, et tout cela, d'après ses livres, car la jeune conteuse n'avait pas encore été mise en position de rien voir à fond par elle-même. André écoutait tout cela avec ébahissement et comme un conte de fée. Il ne pouvait pas qu'il pût se trouver quelque part une ville plus belle que Laval, où il avait quelquefois conduit des grains, ni des spectacles plus pompeux que ceux qu'offrait la foire du Sacre à Angers et celle de la Pentecôte au Mans. Il fut humilié d'apprendre que sa future, parée de ses plus beaux atours, ne serait mise à Paris, tout au